

L'enjeu de la langue maternelle et de la construction d'un lien de confiance entre parents migrants, volontaires et professionnels de la petite enfance

École Pierre Coullery – La Chaux-de-Fonds
3 octobre 2019

Francine Rosenbaum

Orthophoniste ethnoclinicienne

Mendrisio, Suisse

www.ethnoclinique.ch

*Mais quel fou disait que l'origine de la honte est la honte
de l'origine ?*

Salim Hatubou¹

Je suis ravie que vous m'ayez invitée à partager avec vous aujourd'hui quelques réflexions sur la façon dont vous pouvez agir avec les enfants dont la langue familiale n'est pas le français et construire un lien de confiance avec les parents qui viennent d'ailleurs. Vous savez peut-être comme moi que nos croyances et nos habitudes sont des pièges souvent difficiles à repérer et à éviter. Alors j'espère que le partage d'aujourd'hui vous aidera à mieux résister au *mainstream* assimilationniste de notre modèle d'accueil des enfants de migrants

¹ Salim Hatubou (écrivain mahorais), 1996, *Le sang de l'obéissance*, L'Harmattan

dans lequel nous nageons tous. Je vous ai aussi fait parvenir quelques documents qui me semblent utiles et intéressants pour étayer vos futures bonnes pratiques.

Aujourd'hui je voudrais vous dire certaines choses, apparemment très banales, à propos du rôle incontournable de la langue maternelle dans les différentes étapes de la vie de tous les petits enfants, donc aussi de ceux dont les parents parlent une autre langue que le français, du moment de leur conception à celui de leur entrée dans le langage écrit et les apprentissages cognitifs. J'essayerai de montrer combien un accueil valorisant et empathique tel que celui que vous offrez aux parents qui ne parlent pas le français et des mères en particulier permet d'éviter les conflits de loyauté et contribue au bon développement langagier des enfants dans leur langue maternelle qui va être le levier pour un bon apprentissage du français langue seconde.

L'expatriation projette les migrants, et nous avec eux, dans un processus à long terme auquel nous sommes mêlés et qui nous concerne fortement car, pour leurs enfants, nous allons être les premiers référents éducatifs et affectifs en dehors de l'enveloppe parentale. Je voudrais donc que nous réfléchissions ensemble sur notre rencontre avec des enfants et des familles dont bien souvent ***nous ne connaissons ni les langues ni les modèles culturels qui les sous-tendent comme eux ne connaissent pas les nôtres.***

« **La langue va toujours se fourrer là où la dent fait mal !²** » Et la dent cariée qui nous tourmente bien souvent est justement cette méconnaissance réciproque. La panacée que la politique et l'école

² A. Camilleri & T. De Mauro, 2013, *La lingua batte dove il dente duole*, Bari, Ed. Laterza

suisse nous a vendue comme bonne depuis 1848 jusqu'à maintenant est celle de l'assimilation des étrangers à notre langue et à nos us et coutumes. À notre grand dam ça ne marche pas très bien (et parfois pas du tout) mais les professionnels s'épuisent à faire toujours plus de la même chose malgré que depuis plus de trente ans toutes les études linguistiques et psychologiques démontrent que ce modèle monolingue et monoculturel est désastreux. Lorsque les enfants sont en âge d'aller à la crèche, à l'école enfantine ou à l'école primaire, la première rencontre entre les parents allophones et les professionnels des institutions est biaisée par leur maîtrise des lieux, des modèles éducatifs et de tous les mots concernant le bon développement des enfants et les bonnes façons d'être parents. L'absence d'une médiation linguistico-culturelle institutionnalisée dans les service constitue en effet une humiliation permanente aussi bien pour les professionnels que pour les parents migrants. Mais pour eux, elle est la toile de fond des multiples exclusions des réseaux sociaux locaux que les parents étrangers subissent, en particulier de la *continuité éducative* et des processus d'apprentissage de leurs enfants à cause de la méconnaissance de la langue et de notre système psycho éducatif et scolaire. Si, dans le meilleur des cas, le silence, les hochements de tête, les sourires figés permettent aux professionnels de croire qu' « ils ont tout fait pour que les parents comprennent », leur monologue unilatéral, même traduit, trahit que nous sommes en présence de deux modèles culturels complètement différents qui ont besoin d'une médiation qualifiée pour nouer une communication significative, digne et respectueuse des uns et des autres.

Langue maternelle, mutisme et migration

Alors, est-ce que nous pouvons faire quelque chose, changer quelque chose, découvrir quelques marges de liberté pour être créatives et surtout pour exercer de façon éthique un accompagnement éclairé de la petite enfance pour prévenir les pathologies de la communication et du langage et les échecs scolaires de tant d'enfants dont les parents viennent d'ailleurs ?

Dans mon parcours, l'une des questions que l'on m'a posée le plus souvent est : les pathologies langagières et le mutisme sont fréquents chez ces enfants. Quelle est ton hypothèse sur les causes de la maladie et comment la soigner ?

Associer les mots *pathologie, mutisme, étrangers, enfants de migrants* et *maladie* signifie qu'on les voit comme des virus ou des tares qui se manifestent dans la langue à cause de la migration et que les orthophonistes ou les psychologues vont soigner comme s'ils avaient une maladie infectieuse, peut-être pour empêcher la contagion. Les symptômes linguistiques constituent en effet un signal de malaise dû à la position que l'étranger occupe dans l'espace linguistique et culturel cloisonné. Je vous propose donc de nous arrêter brièvement sur les cycles de vie et de socialisation habituels et observer comment la parole s'y développe dans les familles autochtones et les risques de blocage dans les familles qui ont d'autres origines.

La grossesse

Dans les familles neuchâtelaises on en parle, dans le couple, avec les parents, les intimes et les amis, tout le monde est au courant. L'échographie nous permet de visualiser l'intérieur de notre corps. On se prépare à l'accouchement avec les futurs papas, en groupe, on va à la piscine, on visite l'hôpital, on montre son ventre partout avec fierté. On nous informe sur toutes les techniques médicales, les péridurales, les césariennes, ce qui se passera pour le bébé tout juste après l'accouchement, nous prévoyons et nous nous représentons les événements. Tout est verbalisé dans un contexte d'implicites partagés.

Pour les familles qui viennent d'autres pays il n'y a pas de contenants physiques pour parler de la grossesse, pour l'accompagner et veiller sur la future maman – les commères, la famille élargie, le groupe, le clan -, ni de contenants psychiques pour la fantasmer: à qui va appartenir cet enfant à naître dans cet autre pays ? Parfois d'ailleurs on n'en parle pas à l'extérieur de la maison pour protéger la mère et l'enfant du mauvais œil. Les traditions des femmes enceintes non européennes sont souvent méconnues dans nos services. Nos pratiques médicales sont vécues comme violentes, impudiques, parfois même pornographiques, surtout si elles sont appliquées sans préparation ni partage. Par exemple l'échographie dévoile ce qui est inviolable pour une future mère africaine. Parfois les couples ne comprennent pas la signification de cet examen médical important et refusent de le faire. Ce refus est souvent interprété comme un manque d'investissement maternel, mais il est au contraire l'expression d'un fort souci de protection. Avec les soignants il n'y a pas de représentations partagées des espaces et des gestes qui accompagneront l'accouchement et les premiers soins du bébé. C'est le

silence autour des lieux, des temps, des gestes, des personnes. Il n'y a pas d'implicites, de sous-entendus communs concernant la procréation qui est un événement profondément codé dans les différentes cultures.

L'accouchement

Chez nous, le futur papa participe à l'accouchement, on veut des photos, un film. Le rituel veut que ce soit le papa qui coupe le cordon, qui donne ou assiste au premier bain. C'est lui qui donne les informations bureaucratiques pour l'inscription à l'état civil, la nomination est immédiate. Il y a une désignation du parrain et de la marraine qui sont les protecteurs symboliques du nouveau-né. La famille vient voir l'accouchée ainsi que les amis. Tout le monde se penche sur le bébé et le regarde pour deviner à qui il ressemble, on lui apporte des cadeaux. Il y a éventuellement les rituels de baptême qui inscrivent l'enfant dans la tradition chrétienne. Il reçoit toute une série de bénédictions qui sont censées le protéger. *Les mots ont donc un pouvoir.*

L'accouchement de la femme migrante se passe dans un "désert culturel et verbal", souvent sans interprète et en présence du mari auquel nous demandons d'assumer cette fonction. Dans les cultures qui ne sont pas hautement médicalisées comme la nôtre, l'accouchement est généralement une affaire de femmes. Être accompagnée par le mari peut être une honte, la présence d'hommes une humiliation. La solitude, l'absence de la mère ou de la belle-mère, des tantes, des sœurs, un traumatisme. Ne pas parler la langue de la sage-femme, un cauchemar. Ne pas pouvoir dire ce que l'on veut à propos du placenta ou du cordon ombilical de l'enfant, une frayeur et un sentiment de culpabilité

envahissant. La violence d'une nomination imposée sur-le-champ ne respecte pas le temps de l'accueil de l'enfant (enfant = étranger en Baoulé) pour qu'on puisse lui donner le nom qui tienne compte des alliances familiales ou des faits qui ont marqué la grossesse. L'accouchement est souvent vécu comme une humiliation associée à la crainte de conséquences néfastes pour l'enfant des transgressions relatives à l'affiliation au monde des vivants non verbalisées, méconnues et disqualifiées. Le nouveau-né ne pourra qu'être difficilement protégé des regards. Alors, qui protégera l'enfant ici et là-bas? Les rituels de présentation, d'entrée dans le monde, de nomination ne peuvent pas se faire. Dans la migration l'enfant naît "nu", sans paroles protectrices, à la merci de tous les dangers et cela peut affecter le bien-être de la mère aussi bien que celui de l'enfant.

La prime enfance jusqu'à 3 ans

Les mamans neuchâteloises parlent de tout ce qui les préoccupe avec la famille, les amies, la puéricultrice, le pédiatre. Elles sont rassurées pas à pas, on répond à toutes leurs questions, elles ont accès aux magazines, aux livres sur le développement des bébés. Les compétences parentales sont reconnues et encouragées. On parle beaucoup du développement langagier. En outre l'enfant est baigné dans un *bruit relationnel francophone permanent*: dans la famille nucléaire, avec les grands-parents, les oncles, les cousins et les amis, la télévision, au parc, dans les magasins, les bus et dans la rue, partout l'entourage linguistique soutient et corrobore la nomination du monde offerte par la mère. Une langue maternelle harmonieusement incorporée devient ainsi le contenant linguistique potentiel de toutes les langues.

Pour les mères non francophones par contre la solitude est souvent dévastatrice. L'impossibilité de parler et de partager cette étape de la vie avec des interlocutrices significatives conduit fréquemment à des dépressions post-partum non reconnues par les professionnels, qui se muent en dépressions chroniques exclusivement soignées par médicaments. Il arrive malheureusement encore trop souvent que l'on conseille aux parents de ne pas parler la langue maternelle. Ce ne sont donc pas seulement les interactions mère-enfant qui sont restreintes à l'espace domestique, mais tout l'écho linguistique d'un entourage familial et social normal fait aussi défaut. L'accès à la parole, à la symbolisation et à la narrativité passe par la langue maternelle et par les compétences rattachées à la parentalité. L'ignorance et le déni de l'importance de la langue maternelle inhibent et bloquent l'accès au patrimoine culturel et constituent un grave risque de communication carencée et pathologique entre la mère et son enfant ou/et de troubles de la communication dans la langue seconde.

L'école enfantine

Les professionnels partagent avec *les parents neuchâtelois* toutes les représentations et les questionnements qui tournent autour de l'entrée à l'école enfantine. Ils s'informent sur le premier développement de l'enfant, sur son caractère, ses craintes, ses petites habitudes, sur les proches qui les entourent etc.

Un tas de mots sont échangés, ils sont à la disposition des parents, un coup de téléphone est toujours possible. Les parents dialoguent constamment avec les professionnels. Les enfants observent que leur

maman et l'éducatrice interagissent, qu'elles se parlent, se comprennent, qu'elles discutent parfois d'autres choses. Beaucoup de paroles circulent. Dans le français de la maison, du parc de jeux et de la cour commencent à s'insérer les mots de *la langue de l'enseignement scolaire*, ce nouveau code relatif à la construction logique des apprentissages, apparemment si semblable dans sa phonétique à l'oralité habituelle que l'on pourrait croire que c'est le même, et non une *deuxième langue* dont les enfants doivent s'approprier les représentations, bien difficilement, si la culture écrite et celle des psychopédagogues ne font pas partie de leur entourage domestique. Nous ne pensons pas assez, et pas assez souvent que ce sont *deux langues différentes*. On s'en rend mieux compte en Suisse-Allemande ou dans les régions où le patois est la langue des échanges familiers habituels.

Sans dispositif de médiation linguistico-culturelle initial, l'accueil des *parents étrangers* est souvent embarrassant pour les accueillants de l'école, et décourageant pour les parents qui se voient comme incompetents dans leur regard. Sans médiateur, ils ne peuvent pas avoir d'échanges riche et significatifs avec les personnes auxquelles ils vont devoir confier leurs enfants.

Dès la première socialisation, les enfants vont être projetés dans un monde que leurs parents n'ont pas pu leur décrire parce qu'ils ne le connaissent pas, un monde où non seulement ils ne comprennent pas les mots mais où *les implicites et les référents* sont bien loin de ceux des murs domestiques.

Ils perçoivent que leurs parents sont exclus de la communication, de la possibilité de les aider et les protéger lors du grand saut dans l'univers des francophones. Les parents sont dans la crainte, la honte et l'humiliation de ne pas pouvoir être considérés comme des partenaires. Ils se sentent coupables, s'excusent constamment. Lorsque les éducateurs et les enseignants monologuent, ils hochent modestement la tête. L'asymétrie s'installe: ce sont les professionnels qui sont compétents, ceux qui savent comment on élève les enfants, les incompetents sont les parents auxquels ils pensent souvent devoir se substituer.

Une grande confusion s'installe dans l'imaginaire collectif: *parler* équivaut à *parler français*: malgré les démonstrations des linguistes, l'institution ne qualifie pas encore la langue maternelle comme nécessaire et indispensable au développement affectif et cognitif et ne forme pas les éducateurs et les enseignants à la promouvoir.

La crèche et l'école infantile sont pour l'enfant la première grande expérience de comparaison entre la famille et l'espace social où se mesurent les apprentissages cognitifs. Les mêmes apprennent à ressentir comment l'éducatrice ou la maîtresse regarde et considère leur famille et vice-versa. Si la crèche et l'école infantile confirment les parents dans une représentation d'incompétence, il y a de forts risques de *troubles du langage et de mutisme électif*. En effet, si les parents, victimes des conseils bienveillants mais erronés (inconsciemment ethnocentristes et racistes) ont renoncé ou réduit les interactions langagières en langue maternelle au profit d'un français réduit et tronqué,

- ⇒ le développement du vocabulaire en langue maternelle s'arrête
- ⇒ les scripts de pensées se réduisent comme peau de chagrin
- ⇒ le développement des acquis cognitifs, en particulier ceux relatifs au temps et à l'espace, stagne
- ⇒ le développement psycho-affectif déperit
- ⇒ l'enrichissement du monde symbolique décline

En résumé nous assistons au phénomène que les linguistes nomment le *bilinguisme soustractif*.

L'accueil chez les mamans de jour, à la crèche et à l'école enfantine pourraient et devraient constituer ce *lieu interface* entre le *dedans* (le monde de la famille) et le *dehors* (le monde du contexte social), *un espace et un temps pont* pour tous les enfants, entre la langue de l'entourage et la langue de la maison pour réduire autant que possible les risques de rigidification, de disqualification et de conflits de loyauté qui freinent ou bloquent le développement langagier et celui des apprentissages en général. pluriculturelles capables d'assumer ce rôle d'interface.

Comme le dit le philosophe français Guillaume Le Blanc, *les enfants ne naissent pas étrangers, ils le deviennent*. C'est le miroir social qui leur signale leur défaut d'appartenance nationale. Lors des premières rencontres entre familles et professionnels, bien peu d'institutions font spontanément appel à des personnes ayant une formation d'interprètes communautaires car souvent nous ne les connaissons pas. Avant

d'interroger et d'investiguer pour remplir nos protocoles d'anamnèse ou nos fiches, je leur suggère de *prendre le temps d'accueillir et de se présenter* aussi bien personnellement que professionnellement. Il est légitime que des éléments autobiographiques résonnent en tant qu'*expérience des cycles de vie* : cela amorce le désir de dialoguer, même si nous sommes conscients que le vécu de nos *passages* respectifs est différent. Dans mon expérience, cette offre initiale de *paroles précieuses* (Métraux) du professionnel transmises par l'interprète communautaire a toujours été suivie d'une **narration** en miroir de la famille, beaucoup plus riche que les habituelles réponses stéréotypées à nos questionnaires. C'est l'émergence de la *réciprocité* et d'un *processus de résilience* possible. La description de notre rôle ici et maintenant fait une place à nos représentations respectives de la collaboration entre la famille et les professionnels de l'enfance. Cet *échange inhabituellement équilibré* devient souvent une *découverte révélatrice*, troublante et déstabilisante pour tous ceux qui ont été formatés à être des *miroirs opaques* dans la relation professionnelle (comme dirait Lacan). Votre expérience d'accueillantes vous apprendra que notre travail est aussi de créer des liens, d'établir des proximités contrairement au maintien de la distance comme le prône une compréhension primaire de la théorie psychanalytique. Vous savez que cet échange redonne de la dignité et remobilise les compétences de chacun autour d'un projet commun qui ouvre le chemin de la transmission des savoirs familiaux et de la maîtrise des nouveaux savoirs sociaux et scolaires chez les enfants de migrants et leurs familles. Le temps des entretiens avec les familles migrantes est souvent long, deux à trois fois plus long que nos monologues habituels car tous les interlocuteurs y prennent part grâce à l'interprète. C'est souvent pour la première fois que les enfants entendent leur langue maternelle

transiter avec toutes ses valences affectives et cognitives de la bouche de leurs parents aux oreilles d'un référant psychopédagogique et vice-versa. Grâce à l'interprète, ils entendent le dialogue qui les concerne exprimé dans les deux langues. *C'est le début de la construction de l'estime de leur identité biculturelle dans la société d'accueil, le premier vrai pas vers l'intégration proprement dite. C'est un moment capital pour les enfants qui entendent et voient leurs parents explicitement qualifiés par les représentants institutionnels.*

Ce n'est que *après cette présentation personnelle* et l'écoute de la leur en miroir que nous pouvons commencer à encourager et à aider les parents à nommer, échanger, raconter en langue maternelle en expliquant l'importance que cela recouvre pour enrichir le langage symbolique et la narration tout en étant attentifs à ne jamais disqualifier les parents, même s'ils sont analphabètes. Il serait souhaitable de le dire et le redire inlassablement *en présence de l'enfant* de façon à lui imprimer la certitude que *tous les représentants du savoir social et scolaire confirment que la langue maternelle est indispensable au bon développement de la langue seconde*, que les bons modèles en langue maternelle sont ses parents, comme le sont les enseignants en langue seconde, qu'il s'agit d'un team nécessaire au développement du *bilinguisme additif*.

Dans la situation de migration, le rôle d'informateur et de soutien linguistique des accueillants est capital. Les parents ne sont en effet pas préparés à assumer une tâche normalement et naturellement assumée par l'entourage social. Vous savez tous qu'à la maison peu de mots sont

nécessaires pour se comprendre et le langage non verbal est prédominant entre les personnes affectivement très proches. Les parents ont donc besoin d'être encouragés à raconter à leurs enfants leur propre enfance, à commenter les photos, à chanter des comptines, à recevoir des supports imagés pour nommer la réalité environnante et en parler. Ils ont également besoin d'aide pour raconter les petites choses qui se passent dans la journée, pour apprendre à jouer avec les différences entre une langue et l'autre, par exemple avec *les genres* qui nous renvoient à une autre vision de la création du monde et du partage des rôles. Les accueillants et les parents ont besoin d'explorer et dialoguer sur ce que l'enfant mange, sur les aliments permis ou interdits pour diverses raisons (hygiène, protection, religion), sur qui les prépare et comment. Une évocation empathique des grands-parents absents, de leurs lieux de vie, de leurs petits noms devient une ressource puissante, ainsi que la visualisation du pays où sont nés les parents, en s'appuyant sur la métaphore de l'arbre qui pousse vigoureusement dans la nouvelle terre si ses racines – la langue et la culture familiale - sont bien arrosées.

Nous pouvons proposer aux parents des imagiers à dénommer en langue maternelle, puis des histoires en images à commenter ou quelques petits livres en langue maternelle, puis les accompagner et les encourager à aller dans les bibliothèques multiculturelles pour trouver d'autres supports pour *les qualifier comme lecteurs*, en les incitant par la suite à raconter comment eux ont appris à lire et à écrire, à évoquer, s'il y en a, les rituels ou les divinités tutélaires qui président aux apprentissages comme nos fées dans l'histoire de la Belle au Bois Dormant ou Saratsuhavi pour les Indous. Ceci dans le but d'ancrer chez les enfants la *représentation de parents lecteurs* avant le début de

l'école primaire. Nous pouvons représenter sur les murs des lieux d'accueil et de l'école enfantine les diverses formes d'écriture, en visualisant le déroulement de droite à gauche ou vice-versa, du bas en haut ou du haut en bas. On peut inventer des activités de motricité fine pour tous les enfants en « dessinant » les noms des enfants d'origine diverse dans les caractères de la langue maternelle selon le modèle donné par les parents qui sont explicitement *remerciés* pour leur contribution au développement de l'observation et des activités du groupe. Il s'agit de préserver, reconnaître et mettre en évidence, chaque fois que cela est possible, la représentation positive que l'accueillant apprend à avoir des compétences parentales en langue maternelle.

Ce nouveau regard nous permet à tous, psychopédagogues et animateurs de lieux de vie, de bien comprendre que *les structures préscolaires et l'école ont suffisamment d'outils et de professionnels pour assumer les apprentissages en langue seconde si les parents, avec notre soutien, continuent à nourrir la langue maternelle.*

Comme le dit encore Maalouf, la langue a la particularité merveilleuse d'être à la fois un facteur d'identité et un outil de communication. À partir de la restauration de l'estime parentale, il semble évident que l'accès à la parole est médiatisé par la mère : donc soutenir et enrichir la langue maternelle comme contenant langagier pour toutes les autres langues est un présupposé qui doit guider tous les accueillants, les volontaires, les professionnels et les responsables politiques qui se soucient de la bonne intégration des enfants de migrants.